

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 3

Artikel: Joe Dassin, le grand frère sympa
Autor: Bofford, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Photo Dalle

Joe Dassin, le grand frère sympa

Il était le plus américain des chanteurs français et on l'appelait le «crooner en baskets». Fils du cinéaste Jules Dassin et de la violoniste Béatrice Launer, Joe Dassin était né en 1938 à New York.

Joe Dassin avait vécu une partie de son enfance à Los Angeles et San Francisco avant de partir pour l'Europe avec son père, suspecté de prosoviétisme pendant les sinistres années du macartisme. Il avait passé son bac à Grenoble, puis il avait décroché un doctorat d'ethnologie à An Arbor, l'université du Michigan. Il aimait

l'Amérique qu'il considérait comme une terre promise à l'instar de son grand-père, émigré russe, qui avait quitté Odessa au 19^e siècle.

Joe Dassin savait composer des tubes, comme on enfilerait des perles. Mais son extraordinaire succès ne lui était pas monté à la tête. Il avait su garder son naturel bon enfant, avec un côté grand frère sympa, serviable, et il était resté simple et lucide. «Un chanteur n'est jamais qu'un type qui fabrique des bulles de savon. Et les bulles de savon, ça finit par crever», m'avait-il dit un jour. C'était le 16 novembre 1977. Le lendemain, il devait participer à l'émission «En questions» et il m'avait invité à dîner dans un restaurant genevois.

Lorsque j'étais arrivé, une dizaine de personnes l'entouraient, qui lui

faisaient signer des autographes. Il était vêtu d'un jean et d'un gros pull à col roulé qui lui donnaient l'allure d'un jeune homme décontracté, et il s'efforçait en souriant de dire un mot aimable à chacun.

La meilleure équipe

J'avais attendu que la séance de signatures soit terminée, puis je m'étais présenté. «C'est gentil d'être venu», m'avait-il dit en posant son bras sur mon épaule comme si nous étions de vieux copains. Il m'entraîna vers une table où l'attendaient Claude Lemesle, son parolier préféré, et Christine Delvaux, sa fiancée. «On va se marier le 14 janvier prochain, à Cotignac, dans le Var», m'avait-il annoncé avec, à la fois, une assurance

tranquille et une petite lueur de bonheur dans le regard. Puis il avait enchaîné, en s'asseyant: «J'ai toujours eu beaucoup de chance. Aussi bien dans ma vie privée que dans mon métier, car j'ai autour de moi une équipe merveilleuse. Parce que la chanson, vue de l'extérieur, c'est un monsieur qui se promène sur une scène et dont on voit la tête sur des pochettes de disques. Mais on oublie que c'est une collaboration industrielle comme une autre. Moi, très tôt dans ma carrière, j'ai trouvé un chef d'orchestre, des musiciens, un directeur artistique et un imprésario avec lesquels j'ai pu travailler dans les meilleures conditions. Ils savent que je suis exigeant et ils l'acceptent parce que je le suis aussi avec moi.» «On dit même que vous êtes perfectionniste...» «C'est vrai. Mais Willy Brandt a eu un jour un mot merveilleux. On lui demandait: Comment se fait-il que vous, les Allemands, vous soyez tellement organisés? Il a répondu: parce que nous n'avons pas assez de génie pour improviser. Moi, c'est pareil. Je suis obligé de travailler beaucoup, car je ne suis ni Jacques Brel, ni Georges Brassens.»

Claude Lemesle était alors intervenu avec humour: «Ce que Joe oublie de dire, c'est que non seulement il n'est ni Brel, ni Brassens, mais qu'il a beaucoup de mal à être Joe Dassin.» Tout le monde avait ri. Tandis que Joe s'était plongé dans la carte des vins, car il était un grand amateur de bordeaux, Claude Lemesle s'était penché vers moi pour me glisser sur le ton de la confiance: «J'ai parfois l'impression que Joe est devenu chanteur malgré lui, un chanteur honteux qui aurait raté sa vocation universitaire. C'est pour cela qu'il est resté modeste et qu'il n'aime pas trop qu'on parle de lui. Il fait partie de ces gens qui préféreraient être souris quand on leur fait des compliments et qui vous font du bien en s'arrangeant pour qu'on ne le sache pas.»

Joe avait entendu Claude, mais il avait pris le temps de commander un excellent Saint-Estèphe avant de répondre: «Tu as raison. C'est vrai que je suis devenu chanteur sans vraiment m'en apercevoir. J'ai enregistré mon premier disque à 25 ans, en 1963. Mais je me suis seulement rendu compte que j'étais chanteur entre 1970 et 1974. Avant, tout en

travaillant et en essayant d'apprendre mon métier le mieux possible, j'avais la sensation, au fond de moi-même, quelque part, que j'étais une espèce de dilettante.»

Le cinéma de papa

Avant d'enregistrer son premier 45 tours, Joe avait travaillé dans le cinéma. Il avait été l'assistant de son père, et il avait également joué dans plusieurs films, *Topkapi*, *Lady L.*, avec Sophia Loren et le *Trèfle rouge*, avec Eddie Constantine.

«Mon père est un monsieur qui ne veut jamais se donner la peine de distribuer ses petits rôles. Alors si vous, vous passez un jour sur le plateau et que votre tête ressemble un peu au personnage, vous allez vous retrouver devant la caméra. C'est comme ça que j'ai fait du cinéma avec mon père. Ce n'était pas du tout préparé, ni voulu. Peter Ustinov jouait dans *Topkapi*. Mon père m'a observé et, un jour, il m'a demandé: «Est-ce que tu voudrais jouer un flic dans le film que je prépare?» J'ai évidemment dit oui, parce que Peter Ustinov est un homme extraordinaire. Passer une soirée en sa compagnie, c'est fantastique. Alors passer trois mois avec lui, ça ne se refuse pas!»

Contrairement à son père, Joe Dassin n'était pas un artiste engagé. Il avait toujours refusé de l'être, et les critiques lui reprochaient ses chansons «faciles». Or, ce reproche de facilité le hantait à tel point qu'il avait essayé de glisser dans chacun de ses albums des titres un peu plus «costauds», selon sa propre expression, comme par exemple *Mademoiselle de déshonneur*, qui est un véritable petit chef-d'œuvre. Mais son public boudait généralement ce genre de chansons, et Joe, qui, sous ses dehors tranquilles et confiants, était un perpétuel inquiet, en souffrait beaucoup, jusqu'à, parfois, s'en rendre malade. Il pouvait même se montrer cynique, lorsque des journalistes lui parlaient de ses échecs et déclarer avec une parfaite mauvaise foi que *la Marie-Jeanne* était une chanson cent fois moins bonne que *Voilà les Dalton*.

Populaire et inquiet

Homme cultivé et excellent musicien, il savait pourtant bien faire la

différence entre une chansonnette facile et une belle chanson. Le disque qu'il avait composé pour sa belle-mère, Mélina Mercouri, l'avait prouvé. Il avait aussi l'intelligence et la pudeur de ne pas se poser en victime de son succès et il n'hésitait jamais à assumer ses responsabilités: «Il faudrait avoir le courage de dire non, m'avait-il avoué, mais dans ce milieu de requins, on vit dans une telle peur qu'on cède le plus souvent à la panique et aux pressions. Cela dit, je suis très content d'avoir vendu des millions de disques et d'être un chanteur populaire, même si certains critiques m'ont perfidement reproché de ne pas défendre des thèses sur la musique dodécaphonique, ce qui aurait été sans doute plus digne d'un professeur d'ethnologie. Mais ces perfidies, je les ai balayées, le jour où je me suis aperçu que les seules chansons que j'arrivais à retenir étaient *Milord* et la *Vie en rose*. Ce jour-là, j'ai pris la décision de tenter de devenir une vedette populaire, ce que je crois avoir réussi. Les intellectuels ont toujours un métré de retard. Ils n'ont reconnu Piaf qu'à la fin de sa vie. Alors je ne m'inquiète pas trop de ce qu'ils pensent, même s'ils m'agacent souvent. Ce qui m'intéresse, c'est le vrai public qui aime la chanson, qui n'a pas honte de reprendre un refrain et qui ne se contente pas d'applaudir du bout des doigts les soirs de première. Peut-être que les intellectuels me reconnaîtront après ma mort!»

Il ne s'était pas douté que la mort l'emporterait si vite...

Le 17 juillet, à Cannes, il avait été victime d'un léger malaise qui l'avait obligé d'annuler sa traditionnelle tournée d'été. Hospitalisé pendant cinq jours à l'Hôpital américain de Neuilly, il en était ressorti rassuré: «Je n'ai pas été terrassé par une crise cardiaque comme des journalistes l'ont écrit. J'ai simplement eu le tournis pendant quelques secondes.»

Persuadé qu'il allait rapidement retrouver sa meilleure forme, il était aussitôt parti pour Tahiti où il possédait une propriété. Mais quelques semaines plus tard, alors qu'il venait de jouer au golf et qu'il allait passer à table, il s'était effondré, victime d'un infarctus. Il avait 42 ans.

Jacques Bofford